

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Pierre-Marie POUGET

Traits généraux de l'expérience du mal

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1971, tome 67, p. 194-206

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Traits généraux de l'expérience du mal

Les textes bibliques qui racontent les origines de la création, la paix de son premier état, l'harmonie de l'univers, reflétée et proclamée par l'innocence des premiers hommes, rapportent aussi les premières expériences du mal : perfidie du tentateur, péché d'Adam et d'Eve, honte et remords, châtement, poids du travail et peine de l'univers hostile, douleur physique et mort, exil, meurtre et le reste.

De mille manières, la littérature répercute l'écho de l'expérience du mal. Chacun pour notre compte, tôt ou tard, d'une façon ou d'une autre, à la suite de millions d'êtres humains qui, avant nous, ont porté leur souffrance, nous aussi, nous faisons l'expérience du mal.

Cette expérience est liée à l'existence humaine comme l'ombre à la lumière. L'on dirait qu'un génie malfaisant la dépose parmi les dons et les joies de la vie, pour les empoisonner. L'expérience du mal pose ainsi à toute conscience humaine sa terrible interrogation. Nous pouvons essayer de fuir une telle expérience et l'interrogation qu'elle soulève, d'oublier leur présence à travers divertissements et plaisirs, **mais nous ne pouvons nous en défaire.**

Toutes les vies, certes, ne sont point pareillement exposées à l'ombre du mal. Certaines en sont à peine effleurées, d'autres en sont assiégées et comme étouffées. Pour aucune, cependant, l'expérience du mal ne pose qu'un problème théorique. Toujours, les rapports entre le mal et la vie seront ceux d'un élan qui se heurte à un obstacle.

Ce dialogue concret de la vie et du mal, auquel nous voulons réfléchir ici, constitue l'expérience du mal. Et de cette expérience, nous ne pouvons, à moins de multiplier les articles ou d'écrire un livre, qu'analyser les traits généraux.

A. L'expérience du mal. Son critère. Nous connaissons théoriquement bien des formes du mal, que ceci ou cela est tenu et doit être tenu pour un mal, qu'il faut l'éviter, sans que ce savoir intéresse autre chose que notre raison. Ce n'est pas l'expérience du mal.

Suffit-il pour constituer cette dernière que nous rencontrions concrètement quelqu'une des réalités que nous qualifions de mal, que nous soyons témoins oculaires, par exemple, d'un accident ou d'un crime ? L'expérience du mal serait-elle comparable à celle du voyageur dont les yeux contempnent enfin des paysages qu'il connaissait par ouï-dire ou pour en avoir lu la description dans son guide bleu ? Il voit, il touche, il constate. C'est vraiment là une expérience.

Mais avoir l'expérience du mal, ce n'est pas constater un fait, être le témoin d'un acte que tout le monde qualifie d'une certaine manière, ni savoir ou comprendre ce que l'on entend par le mot de mal.

Avoir l'expérience du mal consiste à en éprouver de la tristesse, de la peine, de la peur, de la douleur ou du désespoir, de l'aversion, de la haine, de la colère, ou d'autres états semblables. Expérimenter le mal, c'est sentir quelque malaise, être atteint par la douleur, la peine, la tristesse, etc.

L'expérience proprement dite du mal implique essentiellement la **réaction affective** par laquelle notre être prend position à son égard. Le mal entre dans notre expérience, lorsqu'il est le terme d'une réaction affective. Par et dans les états affectifs, se fait l'expérience du mal.

Bien avant qu'il ait du monde ou de son propre corps une représentation différenciée, l'enfant réagit aux stimulations douloureuses, aux privations. Bien avant que nous sachions ce qu'est le mal, il nous a atteints, de manière concrète, sous l'une ou l'autre de ses formes. Aussi, nombreux sont les hommes qui refusent de voir l'existence du mal, quand cette réaction de répugnance ou de douleur, de crainte ou de tristesse, fait défaut. Ils ne veulent pas reconnaître que ceci ou cela est un mal, tant que l'expérience du mal ne se produit pas. Ils réduisent le mal lui-même à l'expérience du mal : réduction particulièrement grave en morale.

B. Eléments de l'expérience du mal. Plusieurs éléments sont à distinguer : le mal lui-même, la réaction affective spontanée et le jugement vécu qu'elle comporte, le jugement proprement dit ou explicite.

a) *Le mal lui-même.* Il s'agit d'événements ou d'actions, de personnes ou de choses, en tant qu'ils privent un être de la perfection indispensable à l'intégrité de sa structure, de son développement, aussi bien que de son activité et de son rayonnement.

Le mal est inséparable de l'élan qui, dans chaque être, appelle l'intégrité, cherche à la réaliser ou à la conserver. Le mal n'est mal que par rapport à un élan vers le bien (ce qui donne à un être son intégrité, son épanouissement). Il ne se trouve donc formellement que dans la rencontre, réelle ou anticipée, entre cet élan vers le bien et tout ce qui compromet la réussite. Hors de l'élan vers le bien, l'idée même de mal s'évanouit. Par conséquent, la manière dont un être se trouve atteint par le mal, diversement, selon les cas, n'est pas accidentelle, comme est accidentel pour un arbre le fait d'être vu ou admiré. C'est dire qu'au **plan de la vie consciente, le mal est formellement le terme d'une réaction affective**, correspond intrinsèquement à l'expérience qui en signale la présence.

Sous cet angle *essentiel*, au plan de la vie consciente, le mal vise l'expérience du sujet humain. Ce qui est objectivement un mal pour l'homme ne l'est formellement qu'à l'intérieur de son expérience. Appelons mal « réel » ce qui est objectivement un mal pour l'homme et demandons-nous si l'expérience du mal nous y renvoie *nécessairement*. Normalement, elle nous y renvoie. Cependant, il arrive qu'une conscience affectée par la tristesse, l'inquiétude, l'angoisse, le désespoir, l'aversion ou la haine, ne puisse découvrir comme raison suffisante, un mal ou malheur « réel ». Etats passagers ou durables dont nous ne comprenons pas la présence, puisque aucun mal, dit réel, ne leur correspond. Ils se manifestent dans la vie affective, toute proportion gardée, comme les hallucinations dans la connaissance : ici et là, nous avons des contenus de conscience normalement produits par des causes distinctes de ces mêmes contenus. Spontanément, nous les rapportons à ces causes. Or, dans le cas envisagé, contenus affectifs ou qualités sensibles subjectives ne se réfèrent à aucune donnée localisable dans le monde extérieur. Dans l'hallucination visuelle, la conscience perçoit des couleurs ou des formes sans que l'on puisse déceler l'excitant physique que nous appelons d'ordinaire l'objet. De même, pour certains contenus affectifs, nous les ressentons sans qu'il y ait une causalité externe.

La réaction affective du mal peut donc exister sans mal « réel ». Nous pouvons, par exemple, être tristes sans qu'il y ait d'événement triste. Événements ou actions, personnes ou choses, en tant qu'ils privent l'homme de la perfection indispensable à l'intégrité de sa structure, de son développement, aussi bien que de son activité et de son rayonnement, constituent un mal « réel », objectif. Mais tout ce mal « réel », objectif, ne l'est formellement pour l'homme qu'à l'intérieur de l'expérience du mal.

Il réalise sa nature, pour ainsi dire, comme **élément de l'expérience du mal**. A cet endroit, notons bien que du mal « réel » à l'expérience du mal, **le rapport ne se renverse pas nécessairement**. En raison de cela, la production du mal « réel » et l'expérience du mal ne se recouvriront pas forcément.

b) *La réaction affective et le jugement vécu qu'elle comporte.* L'expérience du mal, en tant qu'expérience, au sens précis que nous avons dit, se distingue de toute autre rencontre avec le mal, par la présence de la réaction affective. Sans cette réaction, pas d'expérience qui rencontre le mal comme mal. Aussi, comprenons-nous qu'il n'est pas nécessaire d'être l'auteur d'un acte qui est mal pour avoir l'expérience du mal. Avoir l'expérience du mal comme mal, c'est en être affecté, non le provoquer. Non seulement la victime (c'est l'évidence même), mais un témoin peut souffrir davantage du mal (péché, crime, etc.) commis par un autre, que l'auteur lui-même. L'auteur, en tant que tel, a l'expérience de l'acte mauvais, mais non comme mal, puisqu'il en jouit comme d'un bien, soit par ignorance, soit par aveuglement plus ou moins volontaire. Pour souffrir du mal, il faut l'envisager comme mal. On peut le provoquer uniquement dans la mesure où l'on n'en souffre point comme d'un mal, au moment où on l'accomplit. Puisque le mal, si ce mot revêt un sens, fait reculer notre être et cause le retrait affectif, il est impossible de concevoir que le mal comme tel puisse être l'objet d'un acte, à moins qu'il ne se trouve recouvert, dans une mesure plus ou moins grande, par l'éclat de quelque bien réel ou apparent. Le mal ne peut être causé ou voulu qu'indirectement.

c) *Le jugement proprement dit ou explicite.* D'une façon trop schématique pour être vraie, l'on pourrait dire que la réaction affective est comme l'effet dans notre conscience, d'un mal qui se produit dans la réalité, et que, par notre connaissance, nous jugeons de ce mal « réel », en conformité d'ailleurs avec nos réactions affectives.

Nous portons des jugements relatifs au mal « réel », sans en être affectés comme d'un mal. Certains faits se situent trop loin dans le temps ou dans l'espace (ou encore trop loin dans le temps **et** dans l'espace) pour prendre la consistance d'un événement réel, concret. Pour d'autres, aucun lien n'apparaît entre eux et notre propre existence. Pour d'autres encore, la sensibilité (comme celle de certaines personnes en contact fréquent, voire quotidien, avec la souffrance et la misère d'autrui) s'est peu à peu émoussée, à moins que l'intérêt personnel ne fixe l'attention ailleurs. Nous savons que tel événement, telle situation, tel geste, dans telle ou telle circonstance sont qualifiés de mauvais. Nous constatons que les circonstances sont remplies et nous jugeons que le mal existe.

Une relative indépendance de la connaissance du mal envers la réaction affective, comme de celle-ci envers le mal « réel » et la connaissance de ce mal, nous fait voir que les rapports entre ces divers éléments sont complexes. Ces rapports se nouent autour des bases affectives, plus ou moins immédiates, sur lesquelles s'appuie le jugement explicite, et notamment le discernement de la valeur. Il s'avère donc impossible d'examiner ces bases affectives et de ne pas découvrir quelque lumière susceptible d'éclairer l'ensemble de l'expérience du mal.

C. Le cœur de l'expérience du mal. Les bases affectives. Redisons que **normalement** la réaction affective correspond à un mal « réel ». Non pas **nécessairement**, mais normalement, l'état subjectif nous renvoie à un mal « réel » comme à sa cause : la peur nous renvoie à un danger, le désespoir à un malheur sans remède, et ainsi pour les autres états. Nous pensons spontanément qu'il revient au mal « réel » d'éveiller en nous les états par lesquels il se signale et se rend présent. Pour le mal non plus que pour les qualités sensorielles, nous n'imaginons normalement avoir affaire à une projection d'états purement subjectifs dans un monde extramental. Certes, les phénomènes sont loin d'être identiques. Mais dans un cas comme dans l'autre, nous sommes en présence d'une totalité vécue spontanément et à un tel point unifiée, que nous parlons indifféremment de notre tristesse et de la tristesse d'un paysage, d'un événement.

a) *L'état affectif et l'importance négative des êtres de notre monde.* Notre existence humaine se situe au milieu d'une infinité d'autres existences. Sa trajectoire rencontre la leur. Nous ne pouvons exister sans emprunter incessamment aux autres êtres de quoi subsister. Nous sommes un danger permanent pour tous les êtres dont le bien peut nous enrichir. Inversement, nous sommes constamment menacés par une foule d'autres êtres. Les uns viennent seulement nous heurter dans leur course aveugle, nous blesser, nous écraser, nous désintégrer. D'autres, au contraire, puisent en nous, souvent contre notre gré, dans notre corps, nos forces, notre travail, de quoi accroître leur propre être ou leur propre puissance. Nous sommes donc réellement menacés, souvent réellement atteints, dans notre être ou notre développement, par d'autres êtres, qui, comme nous, cherchent à mieux être ou, tout simplement, à survivre, à ne pas périr.

Or, ces menaces, de même que les multiples privations ou dommages réellement subis, sont transposés sur le plan psychologique. Ce qui dans notre monde, n'est que tensions de forces, de possibilités de collisions, d'actions et de réactions, de modifications de structure ou d'équilibre, se trouve ou peut se trouver transposé en termes d'affectivité, c'est-à-dire dans un langage psychologique. De simples faits deviennent ainsi dangers, pertes, échecs, des formes du mal vécu psychologiquement comme tel. Ils nous affectent non comme des choses, par leur poids ou leurs dimensions, leur action physique ou chimique, mais en produisant des états de tristesse, de crainte ou de désespoir qui leur ouvrent la porte de notre univers psychologique.

L'état affectif nous rend présents psychologiquement les êtres de notre monde, non point en eux-mêmes et en leur contenu objectif, mais quant à leur importance pour nous, soit, dans le cas particulier, quant à des relations de signe négatif qu'ils entretiennent avec notre être.

L'intérêt négatif de ces simples faits pour notre être se trouve **révélé** et **signifié** concrètement par des événements qui se produisent dans notre univers psychologique et qui sont précisément les états affectifs. C'est donc par eux et en eux que nous avons l'expérience du mal comme mal pour nous, signifié comme tel à notre conscience spontanée.

b) *L'état affectif est signe de l'importance négative.* Le rapport entre l'événement et la réaction affective n'est donc pas seulement celui de la cause et de son effet, d'un coup de poignard par exemple, et de la blessure. Nous parlons bien de réactions affectives, donc de réponses à une action. Mais cette action consiste très précisément en ceci que l'événement, en déclenchant en nous un certain état affectif, se rend présent à notre conscience **selon la signification qu'il a pour nous**. L'état affectif est le **signe** psychologique de l'intérêt objectif d'un événement donné. Par la tristesse, la crainte ou tout autre état de ce genre, c'est **l'importance** de la mort, du danger et de tout autre mal qui vient habiter en nous par l'atmosphère affective dont elle réussit à nous envelopper.

c) *L'état affectif porte un jugement de valeur concret.* Il résulte du point précédent que dans nos réactions affectives, nous vivons concrètement **un jugement de valeur**. Notre être, plus que notre conscience réfléchie, porte sur les situations où nous nous trouvons engagés, sur les êtres, leurs activités et, en quelque sorte, leurs intentions, un jugement de valeur.

Nous ne percevons directement, il est vrai, que nos réactions. Mais, pour subjectives qu'elles soient, ces réactions contiennent une référence à l'importance ou à la signification **objective** des êtres ou des situations pour notre propre existence ou notre intégrité. La possibilité est ainsi offerte à la conscience humaine de se mouvoir le long de la visée intentionnelle de l'état affectif, pour essayer d'en saisir le terme, d'en comprendre la raison d'être et d'en déterminer l'importance relative. Nous obtenons de cette manière la série : les choses (leur signification négative pour notre être), le signalement de cette signification négative par la réaction affective spontanée, le jugement de valeur impliqué dans la réaction. De ce point de vue, on comprend facilement que souffrir du mal soit un bien. C'est la réaction **vraie** en présence de la situation objective et de sa signification pour nous.

d) *L'état affectif et ses fondements physiologiques.* Quand nous suivons ainsi du regard les liaisons qui vont du mal « réel » à nos états affectifs et au jugement qui les enveloppe l'un et l'autre, la situation nous paraît claire. Le mal « réel » ne se reflète-t-il pas dans nos états affectifs aussi évidemment que la pensée dans la parole, que la réalité sensible dans les couleurs ou les sons perçus ? La guerre n'est-elle pas réellement terrible ? La maladie n'est-elle pas réellement triste ? La terreur inspirée par l'une, la tristesse ressentie en présence de l'autre, que sont-elles, sinon la mise en accord de notre sensibilité et de la réalité ? Comme si quelque chose de la tristesse ou du caractère terrifiant de l'objet avait passé de la réalité dans notre âme. Nous savons cependant, et de mieux en mieux, que les réactions affectives dépendent étroitement de facteurs physiologiques. Nous sommes en mesure d'intervenir avec une efficacité et une précision croissantes, dans la naissance, l'évolution, la modification ou la neutralisation des premières, en agissant sur les seconds, comme le technicien du son agit sur les instruments du bruitage, pour produire à volonté le tonnerre ou le sanglot d'un violon, le passage d'un train ou le chant d'un oiseau. Mais tout cela n'empêche pas qu'il y ait des états affectifs, doués d'une réalité et d'une signification propres, liés normalement à des événements réels, non plus que l'existence de la technique du bruitage n'empêche qu'il y ait de vrais trains et de vrais coups de tonnerre. Nous percevons simplement la relative indépendance de ce complexe psycho-physiologique des qualités affectives. Celles-ci sont aussi réelles dans leur ordre que le monde physique dans le sien. Combien donc on aurait tort de vouloir ignorer ou traiter de fantaisies inconsistantes les souffrances qui résultent, pour certains êtres humains, du fait de la seule présence en eux de ces états affectifs.

e) *L'état affectif comme mal signifiant un mal.* Il importe de préciser encore le rapport que l'état affectif soutient avec le mal qu'il signifie. Dans le cas de la parole écrite ou orale, ni le son, ni le tracé visible ne

sont de la pensée, bien qu'ils la rendent présente. Un système d'alarme, avec lequel on a souvent comparé la douleur physique et les réactions affectives en général (une sonnerie par exemple, qui doit se mettre en marche automatiquement, pour signaler un commencement d'incendie ou un cambriolage) ne produit ni un petit incendie, ni un vol. La tristesse, au contraire, tout en signalant certains malheurs, est elle-même un mal. Il s'agit d'un système d'alarme qui, pour signaler du mal, répand un autre mal, justement ce mal psychologique qui, d'autre part, **signifie** normalement le mal d'une situation objective.

Les états affectifs relatifs au mal sont eux-mêmes du mal et ressentis comme tel par la conscience, au moins normalement. Ils provoquent le même recul de notre être, la même fuite que le mal lui-même. Bien plus, il arrive que dans la lutte contre le mal, on se contente de chercher à étourdir la douleur physique ou morale, soit parce qu'il n'y a aucune proportion entre elle et le mal « réel », soit parce que le mal « réel » est définitif et sans remède. Sans ce nouveau mal que le mal « réel » délègue dans notre conscience, il y aurait, nous l'avons déjà dit, des rapports objectifs de forces, des augmentations ou des diminutions, des mouvements, des déplacements, des destructions, non point des défaites, des catastrophes et des revers de fortune, des séparations plus pénibles que la mort.

Le mal de l'état affectif dégage du fait sa valeur pour notre existence humaine, la rend psychologiquement présente, nous la fait vivre sous la forme de l'état affectif. Celui-ci est un mal qui symbolise le mal d'une situation objective et nous en fait vivre la valeur pour notre être. Inversement, cette situation n'est un mal psychologiquement perçu que par et dans l'état affectif, lui-même étant éprouvé comme un mal.

f) *L'état affectif comme symbole. Sa diversité.* Nous sommes tellement habitués à la présence de ces réactions affectives que nous ne songeons plus guère à nous en étonner. C'est pourtant un fait bien surprenant que cette transposition signifiante subie par des choses qui, en elles-mêmes, sont d'ordre physique. La mort concerne cet être que l'on va coucher dans la tombe et dont les restes, lentement, vont faire retour à la terre. Bien des personnes peuvent l'observer, l'étudier, en préciser les conditions et les conséquences de tout ordre. Mais s'il s'agit d'un être aimé ou de quelqu'un qui nous touche, cette mort se met à habiter en nous. Elle y est comme absence **présente** par et dans la souffrance qui est souffrance de l'absence ou absence douloureuse. Absence qui nous oppresse, nous hante et dont notre être proclame qu'elle ne peut, qu'elle ne doit pas être. La perte ou l'absence, transposée au plan psychologique sous la forme d'états affectifs éprouvés comme mal, est tout autre

chose que la non-présence, la cessation objective des fonctions de la vie ou le déplacement dans l'espace.

Ce que nous disons de la tristesse à propos de la mort, nous pourrions le répéter pour toutes les autres réactions affectives, pour celles qui concernent nos fonctions physiologiques, le vide de la faim, la brûlure de la soif, par exemple, aussi bien que pour des états relatifs à des événements d'un ordre plus élevé : l'élan de l'espérance, la plénitude de la joie, etc. Il est permis ici de parler d'un véritable symbolisme affectif, tellement immergé d'ordinaire dans la réalité humaine signifiée, que nous ne l'en distinguons pas.

Il faut néanmoins en saisir la présence et la nature pour comprendre qu'il y a là un univers spécifique du mal, celui justement, du **mal signifiant**, et qui spontanément est vécu comme tel. Il ne s'ajoute donc pas simplement au mal « réel » pour l'aggraver et former avec lui une somme de mal plus considérable. Il s'y ajoute en ce sens précis qu'il le rend psychologiquement présent pour nous. De même que les mots ne s'ajoutent pas à la pensée pour faire plus de pensée, mais pour former avec elle une totalité organique qu'est la pensée exprimée ou signifiée, le mal psychologique signifie ainsi affectivement pour le vivant et dramatise en quelque sorte le mal de la situation objective. Qu'une telle relation entre les deux univers du mal suppose logiquement, au-delà du psychologique, un intérêt ontologique du vivant pour son être, nous n'avons pas à le montrer dans cet article. Il suffit seulement de mentionner qu'en fait cet intérêt ontologique se trouve doublé d'une traduction psychologique qui rend présents, en les transposant en langage affectif, les événements ou les situations qui ont quelque importance pour le vivant. Sans cette transposition, les actions nocives ou destructrices ne s'exerceraient pas moins. Mais le vivant serait comme aveugle à leur endroit, de cet aveuglement qu'est l'insensibilité. Il n'en souffrirait pas plus que le rocher qu'on fait sauter ou la fleur que le passant arrache. La réalité physique seule existerait. Le mal des états affectifs ne s'y ajoute donc pas comme les fléaux divers s'ajoutent à la guerre qui d'ailleurs les engendre. Ils sont d'abord un mal dont la fonction est de faire exister pour le vivant lui-même, sous forme d'un mal vécu et éprouvé, ce qui sans cela, se passerait en lui comme l'érosion dans les terrains de notre planète. Et s'il est vrai que leur mal peut se produire sans qu'une situation réelle le justifie, cela prouve seulement qu'ils sont un vrai mal qui a sa consistance propre, qui ne s'ajoute pas aux autres formes du mal comme les parties homogènes d'un tout.

g) *Les limites de ce symbolisme affectif.* Reconnaissons les limites d'une telle transposition, puisqu'elle se fait nécessairement à partir des intérêts de chaque vivant. Les intérêts vitaux découpent pour chaque espèce le

décor affectif de la scène où se joue son drame propre dans un univers aussi spécifique que les structures morphologiques. C'est dire que la réaction affective masque le réel autant qu'elle le révèle. Elle le filtre pour ainsi dire, ne laissant passer que ce qui importe vitalement à telle espèce et avec la coloration particulière de ses besoins. De toutes façons, elle ne donne par elle-même que la signification vitale, positive ou négative, exprimée par et dans un état de l'ordre affectif. La peur comme telle ne donne pas l'intelligence du danger. La douleur causée par la perte d'un être cher ne fait comprendre ni la mort, ni le sens de l'amour et de l'amitié. Bien plus, une réaction trop intense peut obscurcir complètement le regard et paralyser tout comportement utile. On peut dire aussi que la réaction affective ne donne pas même l'intelligence de sa propre raison d'être. Justement, elle n'est ni considération théorique, ni enquête objective, ni réaction motrice, mais ce phénomène spécifique dans lequel nous est rendue présente d'une manière concrète et spontanément vécue plutôt que comprise, non ce que les choses sont en elles-mêmes, mais leur importance, la valeur qu'elles représentent — et que nous représentons nous-mêmes — pour nous.

h) *Par les états affectifs, le mal apparaît comme une sorte d'entité indépendante.* Une des conséquences majeures de tout ce qui précède, c'est que, du fait des états affectifs, le mal nous est présent d'abord et de la manière la plus immédiate, sous l'apparence d'une entité indépendante. Depuis la douleur physique jusqu'à l'angoisse ou au désespoir, il nous semble que nous touchions le mal comme une réalité ou du moins comme « quelque chose » dont nous sommes atteints. La tristesse est un état aussi réel que la joie. Elle représente une qualité affective qui nous enveloppe aussi réellement que le bonheur, un poids d'ordre psychologique. Certes, nous fuyons la tristesse. Elle nous oppresse. Elle est là, sans pouvoir trouver en notre conscience un accord ou un consentement. Normalement, nous ne la faisons pas nôtre, en tant que tristesse. C'est précisément cette opposition surprenante entre la présence en nous d'un état qui est nôtre, que nous sommes, et la tension qui activement nous arc-boute contre lui, qui fait en partie le caractère paradoxal de la tristesse et des états analogues. Nous ne pouvons nier qu'il s'agisse là d'une qualification réelle de notre être. Nous en reconnaissons parfaitement la spécificité, depuis la mélancolie jusqu'au désespoir, depuis la peine légère jusqu'à la souffrance intolérable. La différence ne porte pas seulement sur leur degré d'intensité, mais sur leur spécificité même.

Comme, d'autre part, avant toute analyse, le mal affectif nous apparaît spontanément et quelles que soient les raisons de cette conviction, comme l'effet d'un mal « réel », ou plutôt comme ce mal même, nous touchant par les états affectifs, on comprend la croyance spontanée en

l'existence d'un mal objectif sous les traits d'une réalité autonome, dotée souvent d'une intention mauvaise, dont les états affectifs dénonceraient la présence ou la menace.

i) *L'état affectif produit par le mal à infliger à autrui.* Loin de nous sembler nécessairement et toujours un mal, le mal à infliger à un autre nous paraît un bien. Cela, non par l'effet d'une perversion, de la « Schadenfreude », ce plaisir mauvais que l'on ressent à la vue des dommages ou des épreuves qui ruinent autrui, mais des réactions inscrites dans notre équipement psychologique normal, sans lequel, certainement, la vie serait impossible. Qu'il s'agisse de la colère ou de la haine, de la vengeance ou, plus généralement, de l'agressivité, dans tous ces cas, le mal que nous voulons ou que nous infligeons, nous paraît un bien. Il nous est signalé dans les états affectifs, non par la tristesse ou la peur, mais par l'élan de l'audace, la joie et la satisfaction du triomphe. Vouloir la punition ou la mort d'un ennemi, la suppression des êtres qui nous semblent nuisibles ou dangereux, nous paraît normal et bon. Nous jugerions plutôt anormale l'absence de telles réactions. Nous comprenons qu'elles sont au service de notre existence, comme de celui de tous les vivants.

Cependant, l'objet de ces réactions affectives et des comportements qu'elles suscitent est bel et bien un **mal**. Non pas un mal pour nous, mais pour celui à qui nous l'infligeons. Dans certains cas, nous le voulons, parce que c'est un mal, dans la vengeance par exemple, afin que celui à qui nous l'infligeons le ressente comme tel et en soit malheureux de quelque manière. Dans la vengeance, mais aussi dans la colère et la haine, le mal, au lieu de nous repousser, exerce donc un attrait positif, comme si, n'étant plus notre mal, il cessait d'être un mal. Comme si, objet d'un attrait positif, en tant qu'il est relatif à notre bien, il cessait de faire problème pour nous, avait un sens normal, était souhaitable. Le mal exerce donc ici sur nous une étrange fascination. Dans un grand nombre de circonstances, il entre dans le domaine de notre bien. Celui-ci serait impossible si, en même temps que les biens à poursuivre et les maux à éviter, nous étions incapables de réagir activement au mal à provoquer pour supprimer les causes diverses d'où provient le mal pour nous. Le mal que nous devons pouvoir déclencher, puisqu'il risque de rencontrer la résistance de la victime ou de l'adversaire, se présente, il est vrai, dans un contexte psychologique où se mêlent l'appréhension et la peur des dangers auxquels l'action va nous exposer, l'attrait du mal à infliger et la volonté que **le mal fasse mal**. Par cette volonté, nous nous faisons nous-mêmes malveillants, malfaisants.

En tout cela, nous avons des états affectifs qui tous concernent le mal et dont cependant nous ne faisons mention que rarement, lorsqu'il s'agit

du problème du mal. Or, il suffit de penser un instant aux conséquences de cette nécessité où nous sommes, ainsi que presque tous les vivants d'ailleurs, de vivre aux dépens les uns des autres, donc du mal que nous devons non seulement déclencher, mais vouloir, désirer et poursuivre naturellement, encore qu'indirectement, pour en mesurer l'importance au regard du problème du mal. Songeons aux cas plus ou moins profondément pathologiques où cette fascination du mal à faire, à infliger, s'isole des facteurs qui lui font équilibre et s'hypertrophie de façon monstrueuse, pour comprendre quelle somme de mal, pour nous comme pour les autres, est contenue en germe dans cette pulsion agressive. Insensible à peu près totalement au mal d'autrui, sensibilisé à la satisfaction du mal à infliger, à la jouissance que procure ce comportement, et par là au mal d'autrui comme à un bien, l'être humain peut devenir un agent de malfaisance dont notre époque a pu mesurer la puissance sinistre. Comme il s'agit d'un comportement pathologique, d'une hypertrophie, consentie ou subie, d'une forme de la folie, s'ajoute un aspect d'absurdité, de gratuité dans le mal, qui rend impossible au plan de la raison une assimilation quelconque de cette forme du mal.

Mais la possibilité de cette aberration n'est-elle pas déjà un mal ?

Pour les victimes, la réponse ne fait aucun doute. Perdues dans une immense machinerie à produire le mal, incapables de saisir le moindre indice ou la moindre lueur de sens, elles ne peuvent, semble-t-il, que sombrer dans le désespoir, dans la malédiction, le blasphème ou le suicide. Précisons que ces états agressifs, comme tous les autres états affectifs, peuvent se produire indépendamment de toute raison objective, que nous pouvons aussi dans une grande mesure en susciter et en faire varier à notre gré les manifestations.

D. **Résumé.** L'expérience du mal, si nous essayons de ramasser en quelques mots les développements qui précèdent, se produit par et dans les réactions affectives, liées elles-mêmes étroitement à des réactions physiologiques. Elles représentent de réelles qualifications affectives, au même titre que la joie ou le désir. Elles sont éprouvées comme des données propres et sont en elles-mêmes un certain mal qui peut rendre effectivement malheureux, même en l'absence de toute cause objective. Si l'on poussait plus loin l'analyse, on s'apercevrait que ces états n'apparaissent comme un mal que dans la mesure où ils sont, sinon compris, du moins vécus comme allant contre l'élan de notre être : au plan psychologique, ils vont contre la tendance vers un état de bien-être qu'ils

troublent et vers lequel nous ramène un instinct incoercible, comme les instruments du pilotage automatique ramènent l'avion vers son cap. Mais normalement, ces états ressentis comme un mal, nous faisant en quelque sorte vivre le mal dans des états psychologiques mauvais, nous renvoient à un autre mal dont nous comprenons qu'il est la cause. Ce mal « réel » se trouve signifié par les états psychologiques qui sont un autre mal, comme les fleurs signifient la vie en son printemps, puisqu'elles en sont elles-mêmes une des formes les plus éclatantes. Le mal « réel » ne s'ajoute donc pas simplement au mal des états affectifs : il se rend présent en eux. C'est par eux, qu'il vit en nous et, de simple donnée de l'ordre physique, devient en nous, force de notre champ affectif, capable d'en bouleverser l'équilibre et de modifier, grâce à sa valeur symbolique, notre univers affectif. Le mal peut donc facilement apparaître comme une réalité en soi, tout de même qu'il est vécu dans la conscience comme une réalité de l'ordre psychologique. Il importe enfin de ne pas oublier les réactions naturelles qui, sous des formes diverses, nous portent à désirer et à produire le mal chez autrui pour la défense de nos propres intérêts.

Ces traits généraux de l'expérience du mal nous permettraient de mieux formuler les termes du problème du mal et donc aussi d'en préparer la réponse sur son véritable terrain : le rayonnement d'un amour¹ plus fort que le mal, amour toujours présent, sous une forme ou sous une autre, aussi longtemps que l'être humain se montre capable, soit de supporter et de surmonter les maux auxquels il se trouve exposé, soit de lutter courageusement pour en prévenir ou en diminuer les effets. Mais l'objet de notre article n'était pas de dire plus que les traits généraux de l'expérience du mal.

Pierre-Marie Pouget

¹ Rappelons que le mal s'entend par rapport à l'attachement au bien (ce qui donne à un être son intégrité, son épanouissement) et à l'élan qui nous porte vers lui. Or, le mot « amour » désigne, au plan de la vie consciente, cet attachement et cet élan. Par conséquent, la réponse vivante à la question posée par le mal, c'est un amour plus fort que lui.